

Comment partir en Palestine ?

Christine De Bauw

Comment partir en Palestine ?

La Palestine, ça n'existe pas... Il y a le « pays de Jésus » de l'enfance, couleur sable et tuniques d'apôtres sur du papier glacé. Ou celui, admettons, de Lawrence d'Arabie : chemin de fer du Hedjaz, dunes infinies du Wadi Rum, Pétra. Partir en Palestine, ça ne fait pas sérieux.

Israël, je connais. Ça existe. Mais la Palestine ?

C'est difficile, de partir dans les mots.

Au jardin du carrier, les pages de pierre somnolent, en repos sur la tranche, dans le murmure égal du soleil : qui viendra ? On vend au plus offrant. Si l'occupant achète, marché conclu : on fournit aussi la main-d'œuvre.

Dans l'herbe sèche, le chant des dalles bascule, effleure un instant la diagonale. L'ouvrier les emporte : épousailles de l'espace.

Horizontal/vertical. Il faudra décider : ou l'un, ou l'autre.

Etendre comme un drap la dalle des tombeaux : caressés par le ciel, ils boivent par myriades la lumière.

Cabrer dans son aplomb la pierre aux aguets, verticale, coupure du bleu : des habitations par milliers, des banques, des stations d'essence.

Entre les deux, la route, qui relie ou qui désunit. Et l'un, et l'autre.

Enchevêtrés : tombes, maisons ; arabe, hébreu ; échelle, taxi ; permis bleu, permis vert ; hier, demain ; autorisé, interdit.

Mitraillette, goyave. Plaques jaunes, plaques vertes, oliviers bleus, pierres en plein vol, amas de pierre, béton du mur.

Horizontal/vertical. Il suffit de voir.

Le cardo fuse et tout l'espace s'ouvre en étoile. Le jet d'un minaret inverse l'horizon.

La mer étale écrit ses vagues de droite à gauche et mugit les textes sacrés, chavire brusquement, arbre effilé, et va trouver le ciel.

Horizontal/vertical. A la croisée du grillage, avant le tourniquet d'acier, un enfant sanglote dans les bras de sa mère, au terminal de Gilo, le matin.

Un bulldozer mouche le chemin : barrage. Village amputé. Il n'est pas éloigné le temps, caillou après caillou, où l'on dégageait patiemment les champs pour le blé, les sentiers pour les ânes. Pays où les pierres volent. Où les pierres entassées déracinent le temps.

A Jérusalem toutes choses prennent un sens.
 Le muezzin escalade les cieux, porté par la spirale du souffle,
 plane sur les voyelles, et puis le chant va vers la terre et se
 prosterne.
 Le goût du za'atar¹ fond comme l'aigle sur la langue, avant
 d'ouvrir le cœur au large.
 Mais c'est de biais qu'on place les mezouzot².
 Rachi disait : il faut les placer verticales. Son petit-fils
 Rabbenou Tam n'était pas d'accord : horizontales.

Ecoute, Israël, hmmm, écoute, muse la mezouza, ces paroles, tu
 les rediras à tes fils, tu parleras en elles en ton séjour en ta
 maison, écoute...

Zone A, zone C : le seuil de ta maison est à toi, mais ta maison
 n'est pas chez toi. Parole de soldats³.
 Portail de la ville. Sur le jambage adossé aux remparts, la
 mezouza flamboie : « Gardien des Portes d'Israël »⁴. Au-delà,
 c'est chez nous ; partout, tous les quartiers : ces maisons, ces
 enfants, ce linge qui sèche, ces tabourets, ces épices.

Pays aux sans-portes : le malheur frappe sans même entrer.
 Sur le linteau quand il y en a, le sang de l'agneau éclabousse ;
 mais l'Eternel n'épargnera pas.

Le sac et le ressac des regards, dans Qalqilya cernée par le mur.
Caresse lascive et violente, rouleaux des regards, jusant de mer
Morte.

Ils viennent par dessous, vous saisissent la mâchoire tout en
allant ailleurs, vous font tourner la tête, fuyants mais sans lâcher
leur proie.

Et quand vous êtes passé : mah nishm'a ? comment ça va ? Les
regards sifflent, décochent à l'étranger la flèche de l'hébreu,
langue de l'occupant.

Aller. Venir. Soir et matin. Passer le mur à l'heure ou rester de l'autre côté. Qalqilya, Palestine, retour des champs. Des carrioles passent, des hommes à pied, des vélos. On n'entend que la nuit. On devine les soldats, une jeep, le souffle des cailloux. L'Eternel te garde / en tes allées, en tes venues / dès maintenant et à jamais⁵.

Balata, près de Naplouse, un camp de réfugiés. Aucune clôture, aucune issue ; mer débordée dans son enclos. Les corps jaillissent de partout, aigus, déments. Parfois les rues sont larges de vingt centimètres. Pas de lieu où l'on n'entende le souffle des autres.

Ici, tous les hommes ont vingt ans, et vous regardent comme ils regardent la mort en face, avec insolence. Regards violents, violés, hors d'eux-mêmes, le cran de sécurité lâché.

Et toi, devant les mitraillettes, tu existes, ou bien tu rampes ? Œil pour œil : le tien, sauvage, pour celui du canon.

A Balata, les enfants savent avant de naître les descentes des soldats, les saccages, la nuit, les pères emprisonnés. A Balata cela ne cesse jamais : toujours, un insurgé se lève quand l'autre est capturé.

Le car est arrêté : barrage. Dehors, le chaos du checkpoint. Dedans, un lac de silence. Mitraillette au poing, le soldat nous toise. Entre ses dents, comme un sauf-conduit du délire, frissonnent les brindilles de l'enfance.

Il parcourt la cursive, promène de visage en visage la torche de ses prunelles. « Do you love Israel ? Hey ! Do you love Israel ? »

Il insiste.

Dans le brasillage du kaki, une bulle de silence explose, contenue : « The country is beautiful ».

L'anglais du soldat ne va pas plus loin. Il apostrophe son compagnon : « Comment on dit : mieux que ça ? »

Quittant la maison pour une heure, Ahmed embrasse sa mère sur le front et lui caresse le visage comme pour l'emporter dans son cœur.

La mère d'Ahmed, première femme d'El Hadji Mohammed qui vient d'épouser la jeunesse d'une deuxième, a la douleur sur le visage et elle ne parle pas. Elle est hémiplégique.

Qui est muette, qui est sourde ? Elle ou moi ?

Elle parle arabe. Je parle anglais. Nous nous taisons.

Lorsqu'au retour du patriarche les langues se délient – lui a appris l'anglais, peut-être en prison – elle saisit mon regard et son corps lutte avec le mien, le temps d'une existence.

Non, pas ainsi. Tu vois, elles rient, ces cinq femmes étrangères, vous riez toutes avec le Hadji. Comment, comment cela se peut-il, sous mon toit ? Tu comprends ça, toi, dont les yeux ont l'air d'entendre ? Faut-il que je souffre encore plus ?

Je vois sur son visage – brûlure – arrivée au port – oui. Mes yeux ont répondu.

Alors nous lui parlons, un ruisseau de paroles vient déferler vers elle : que la langue du Hadji, obligé de traduire, se soumette à sa femme.

Hébron. Une petite fille sur les pavés. Difficile de la voir : absente de tout regard. Son visage, depuis le chaos, échoue à être là. Visage qui ne se compose pas. Joue sans attaches, bouche dénouée du front, un œil errant, cherchant son autre, la tempe hors de son lieu, les narines en exil. Sous le ciel gris, couvrant le souk désert, le bâillement obscène des filets à ordures.

¹ Za'atar (arabe) : mélange d'herbes séchées à base d'origan, de thym, de calament et de sarriette. Le matin, aux portes de la vieille ville de Jérusalem, des marchands ambulants vendent des anneaux de pain au sésame : on les mange à la sauvette avec une pincée de za'atar salé enveloppée dans du papier journal.

² Mezouza, au pluriel mezouzot (hébreu) : rouleau de parchemin calligraphié posé dans un étui fixé sur le linteau des portes et portant les versets bibliques de la prière « Shem'a Israel », « Ecoute, Israël » (Deutéronome 6, 4-9 et 11, 13-21).

³ Le territoire palestinien est organisé selon trois zones enchevêtrées. Zone A : contrôle palestinien exclusif en principe ; zone B : contrôle partagé ; zone C : contrôle israélien exclusif.

⁴ La lettre *shin*, ou l'acrostiche *shin-dalet-yod* signifiant « Shaddai », « le Puissant » ou « Celui qui garde les portes d'Israël », est généralement visible sur l'étui de la mezouza.

⁵ Psaume 121, 8.